

aujourd'hui quelle assistance le christianisme pouvait demander, à son tour, aux doctrines philosophiques qui l'entouraient.

Justin peut passer, en effet, comme étant parmi les chrétiens de son siècle, le chrétien philosophe et le chrétien helléniste par excellence<sup>1</sup>. Il est chrétien helléniste comme il y avait eu, sous les Ptolémées, des juifs hellénistes. Autant son disciple Tatien repousse les idées et les souvenirs de la Grèce, autant Justin les aime. Pour lui, non-seulement les philosophes, mais les poètes eux-mêmes sont des témoins de la vérité. Orphée, Homère, Eschyle, Sophocle, Ménandre lui semblent pleins de lumière. Peut-être se laisse-t-il parfois tromper par les vers apocryphes que des juifs d'Alexandrie ont prêtés à ces poètes. Peut-être fait-il à ces païens, plus qu'ils ne le méritaient, l'honneur de voir en eux des disciples de Moïse et des précurseurs de l'Évangile. Il le fait bien plus encore à Platon : Platon et l'école socratique sont particulièrement aimés de cette école helléno-chrétienne des premiers siècles ; sans cesse ils justifient l'Évangile par Platon et encore plus Platon par l'Évangile.

Justin donne même la théorie de son admiration, et nous explique d'où venaient de telles lumières à des hommes qui vécurent dans les ténèbres du paganisme. D'abord ils ont pu, à différentes époques, être initiés aux livres de

<sup>1</sup> Sur S. Justin, voy. Eusèbe, *H. E.*, IV, 11-18; Epiphane, 41, et surtout les ouvrages mêmes de S. Justin; ses deux apologies et son dialogue avec Tryphon. Ses autres ouvrages, *de la Résurrection*, *de la Monarchie*, *Avertissement aux Grecs*, *Discours aux Grecs*, lui sont contestés, mais pour des motifs récusables. On lui en attribue d'autres encore qui ne peuvent être de lui. Ouvrages perdus : *Contre les hérésies*, *Contre Marcion*, *sur l'âme*, un psaltes ou livre d'hymnes?, un autre *Discours aux Grecs?* (Eusèbe, *ibid.*).

Moïse<sup>1</sup>. Et, de plus, la vérité a pu leur venir d'une source plus directe et plus haute encore. Le Fils de Dieu, qui lui-même est Dieu<sup>2</sup>, le Verbe divin, la Raison divine, ou, pour laisser à chacun le droit de traduire comme il voudra, le *Logos* divin, l'Oint, le Christ, n'est pas demeuré jusqu'aux derniers temps du monde, sans se révéler aux hommes en une certaine mesure. Lorsque le Père créa les mondes, son Fils, son Verbe, sa Sagesse était avec lui, disposant tout dans la sublimité de ses desseins. Et, depuis que le monde est créé, le *Logos* divin, présent d'une manière plus ou moins intime dans la pensée de tous les hommes, dépose en eux un germe de vérité, imparfait et enveloppé encore, mais assez puissant pour que leur intelligence puisse le reconnaître et le faire fructifier. Quand les hommes ont négligé de cultiver ce germe, la faute en a été à eux ; ils sont coupables des ténèbres où ils ont vécu. Quand ils l'ont cultivé, et dans la mesure où ils l'ont cultivé, ils ont possédé une part plus ou moins grande de la vérité. Quand ils l'ont cultivé, mais d'une manière fautive, imparfaite, insuffisante, ils ont mêlé l'erreur à la vérité, les nuages à la lumière. De là, leurs faiblesses, leurs dissidences, leurs contradictions; de là aussi leur puissance et leurs lumières. C'est ainsi qu'une communication partielle avec le *Logos* avait laissé au monde des éléments partiels de vérité. Mais maintenant que le *Logos*, descendant sur la terre, s'est incarné et est entré en une pleine et entière union avec la nature humaine, il appartient à la vérité universelle de recueillir

<sup>1</sup> *Apol.*, I, 44, 59, 60. *Cohortatio ad Græc.*, 20 et s.

<sup>2</sup> Sur la divinité du Verbe (« Jésus-Christ est le Verbe de Dieu, inséparable de lui en puissance »), voy. *Coh. ad Græc.*, 58. — La génération du Verbe, *Apol.*, I, 12, 22, 25. — Citation de passages de l'Écriture où il est appelé Dieu. *Tryph.*, 53, 41, 45, 51, et surtout *Tryph.*, 48.

ces fragments de vérité et d'affirmer, en les y ramenant, l'authenticité de la source d'où ils sont sortis. En ramassant ces traits de lumière échappés de son soleil et perdus dans les obscurités du paganisme, le christianisme ne fait que reprendre son bien. « Tout ce qui a été dit de beau et de vrai, par qui que ce soit, nous appartient à nous chrétiens<sup>1</sup>. »

Il y a donc eu, grâce à cette perpétuité du Logos dans l'âme humaine, un christianisme perpétuel et qui date de l'origine du monde ; de tout temps, il y a eu des chrétiens. « Ceux qui ont vécu selon le Logos ont été chrétiens. On a pu les appeler athées, comme on a fait chez les Grecs pour Héraclite et pour Socrate, chez les barbares pour Abraham, Ananie, Misaël, Elie, et je ne sais combien d'autres ; mais ils ont été des chrétiens, de courageux et

<sup>1</sup> *Apol.*, 11, 15. V. aussi *Apol.*, I, 44, II, 8, 10. — « Nous avons dit que le premier né de Dieu est ce Logos auquel participe tout le genre humain. » (*Λόγον... οὗ πᾶν ἀνθρώπων γένος μετέσχε*). *Apol.*, I, 46. — « Les stoïciens ont été hais et persécutés à cause de la semence du Verbe inhérente à tous les hommes. » (*Διὰ τὸν ἔμφυτον παντὶ γένει ἀνθρώπων σπέρμα τοῦ Λόγου*). *Apol.*, II, 8). — « Tout ce que les philosophes et les législateurs ont jamais dit ou pensé de beau, ils l'ont trouvé pour avoir découvert et contemplé en eux-mêmes un reflet partiel du Verbe (*Κατὰ Λόγου μέρος εὐρεσθεῖς καὶ θεωρήσας*). Mais, parce qu'ils n'ont pas connu dans son entier le Logos, qui est le Christ, ils se sont souvent contredits. Et ceux d'entre eux qui ont précédé le Christ sur la terre, et qui ont voulu examiner et contrôler les choses à la lumière du Logos, ceux-là ont été traduits devant les juges comme impies et indiscrets. » *Ibid.*, 10.

« Ni la doctrine de Platon, ni celle des stoïques, ni celle des poètes, ni celle des historiens ne sont en tout semblables à celle des chrétiens ; mais elles ne sont pas non plus en tout différentes. Chacun d'eux possédait en lui un germe partiel du Logos divin, se trouvait par-là en affinité avec le vrai, le voyait et l'exprimait. Car nous, nous adorons et nous aimons après Dieu le Logos, né du Dieu ineffable et increé ; il s'est fait homme pour nous, afin de participer à nos souffrances pour les guérir. Et ce n'est que par la semence divine que le Verbe avait mis en eux que ces écrivains ont pu, quoique obscurcie, entrevoir la vérité. » *Apol.*, 11, 15.

d'intrepides chrétiens, de même que ceux qui ont vécu sans le Logos, ont été par avance des ennemis du Christ<sup>1</sup>. »

Nous étonnerons-nous donc que ces chrétiens là, eux aussi, aient été persécutés ? Que « les démons aient détesté Héraclite autrefois, Musonius de notre temps, tous ceux qui ont voulu vivre selon le Logos<sup>2</sup> ? que les démons aient été surtout les ennemis de Socrate, de tous ces sages le plus courageux ? Socrate a été traité comme nous le sommes, nous chrétiens<sup>3</sup>... On l'a accusé de renier les dieux de la cité et d'introduire des divinités nouvelles, parce que, par la sagesse et la profondeur de sa raison, il démasquait la fourberie des démons et éloignait d'eux le genre humain. Les démons, à l'aide d'hommes épris du vice, ont fait périr Socrate comme impie et comme athée. C'est ce qu'ils font aujourd'hui contre nous<sup>4</sup>... Seulement personne n'a eu assez foi en Socrate pour mourir par amour de sa doctrine. Le Christ au contraire a eu pour disciples, non-seulement des philosophes et des lettrés, mais des ouvriers et des hommes ignorants qui ont sacrifié pour lui leurs préjugés, leurs intérêts, leur vie<sup>5</sup>. »

La philosophie des écoles a donc pu être, comme le dit Origène<sup>6</sup>, une préparation à la grande, vénérable et trop ignorée philosophie de Dieu, des prophètes et des apôtres. Elle lui a rendu un double service. D'un côté, elle a par

<sup>1</sup> *Apol.*, I, 46.

<sup>2</sup> *Apol.*, II, 8.

<sup>3</sup> II, 10. — Origène cite également Socrate et Musonius à titre de sages qui, après avoir corrigé les défauts de leur nature première, sont arrivés à être cités comme les modèles d'une vie vertueuse. *C. Cels.*, III, 66.

<sup>4</sup> I, 5.

<sup>5</sup> *Apol.*, II, 10.

<sup>6</sup> *C. Cels.*, III, 58.

avance combattu le polythéisme; elle l'a ruiné, sinon dans son principe, au moins dans sa forme rituelle, mythologique, traditionnelle, nationale. Contre les dieux et contre les fables, qu'est-ce que les philosophes, qu'est-ce que les poètes eux-mêmes, qu'est-ce que les mimes et les théâtres ont laissé à dire aux chrétiens? Evhémère surtout, ce redoutable explorateur des fables helléniques, Evhémère qui sait l'histoire de tous les dieux, leur humanité, leur naissance, leur mort, leur sépulture, leurs faiblesses, leurs turpitudes, Evhémère a été le docteur de prédilection des Pères de l'Église. Pour eux, l'explication evhémérienne est la véritable explication des fables. Les dieux n'ont été que des hommes, quelquefois des rois, souvent moins que des rois: déifiés, rarement pour leurs bienfaits et pour leurs vertus, plus souvent pour leurs méfaits et pour leurs vices; ayant laissé de façon ou d'autre des noms et des images auxquels les démons se sont identifiés et sous lesquels les démons se sont fait adorer<sup>1</sup>.

Voilà quel service a rendu la partie critique de la philosophie. Mais la partie dogmatique en a rendu un autre qui n'est pas oublié non plus. Si, par l'une, la tradition locale du polythéisme a été ruinée; par l'autre, son principe est battu en brèche. *L'Exhortation aux Grecs* de Justin n'est qu'un tissu de citations des poètes et des philosophes contre les dieux. Son livre *de la Monarchie*, c'est-à-dire, de l'unité divine, est encore un tissu de citations des poètes et des philosophes à la gloire du Dieu un, éternel et véritable. Les fables elles-même lui semblent pleines de rapprochements avec la vérité et de points de contact avec les

<sup>1</sup> Sur l'evhémérisme des Pères de l'Église, voy. Minut. Fel., 20, 21; Tertull., *Apol.*, 10; Athen., *Leg.*, 17, 29; Theoph., *ad Autolyicum*, 1, 9.

livres de Moïse<sup>1</sup>. Il trouve le paradis dans Homère, dans Sophocle le futur embrasement du monde, dans Philémon le jugement de Dieu, dans tous, mais surtout dans l'école de Socrate et de Platon, la foi à l'unité divine. Platon a même, sous le nom de Vertu, parlé de l'Esprit saint et de sa puissance; dans son remarquable récit de Her l'Arménien il admet la résurrection des corps; il peint les supplices et les démons de l'enfer<sup>2</sup>. Platon est un disciple de Moïse, comme Socrate était inspiré par le Verbe de Dieu. Et du reste, dit un chrétien de ce siècle, « il n'est guère de philosophes qui, sous un nom ou sous un autre, n'ait rendu quelque hommage au Dieu un; de sorte qu'il faut dire, ou que les chrétiens d'aujourd'hui sont des philosophes ou que les philosophes du temps passé étaient des chrétiens. » « Le Dieu unique! s'écriera Athénagore, tous les philosophes d'aujourd'hui le proclament; pourquoi à nous seuls est-il défendu de dire ce que dit tout le monde<sup>3</sup>? »

Mais, en parlant de cette aide que la philosophie pouvait prêter au christianisme, nous devons nous garder d'oublier quels services la philosophie à son tour était obligée de demander au christianisme. Il y a surtout une lacune fondamentale que la philosophie s'est toujours montrée incapable de combler; une vérité (Justin lui-même serait obligé d'en convenir) que nul philosophe, pas même Platon, n'a entrevue. De toutes les autres vérités, ils gardent quelque vestige; ainsi surtout la notion du Dieu un, du Dieu personnel,

<sup>1</sup> *Apol.*, I, 20, 25; *Cohort.*, 15, 20, 25, 26, 28, 32; *de Monarchia*, 2.

<sup>2</sup> *Cohort.*, 27, 28, 32. — Minut. Fel., 19, 20, donne un résumé des témoignages de la philosophie. Voy. aussi Athénagore, *Legat.*, 4, 6, 25, 28, 29; Clem. Alex., *Cohort.*, 2, 6: « Courage, Platon, tu as atteint la vérité! »

<sup>3</sup> Athénag., *Legat.*, 7.

du Dieu tout-puissant, du Dieu souverain et protecteur du monde ne leur est pas étrangère. Mais celle du Dieu spirituel reste pour eux bien ténébreuse, et celle du Dieu créateur leur manque totalement. C'est là la grande et capitale erreur du monde antique. Si Dieu n'a pas fait le monde de rien, le monde ou la matière du monde coexistait donc à Dieu; la matière est donc éternelle comme lui; elle est Dieu comme lui, et l'Être Divin n'est plus un. C'est pour cela qu'auprès de tant de témoignages de l'unité divine, visibles et chez les philosophes et même chez le vulgaire, vous rencontrez, et chez le vulgaire et même chez les philosophes, le culte de la matière, le culte du monde, culte divin, multiple, variable comme la matière. Chez le vulgaire, cela s'appelle paganisme, polythéisme, idolâtrie. Chez le philosophe, c'est un embarras éternel, un problème insoluble, une chaîne qu'il ne peut briser. Contradiction inévitable dès que la raison humaine refuse de se plier ou que l'entendement humain ne sait pas s'élever, à la pensée du monde fait de rien.

Et cette lacune dans la science de Dieu entraîne une lacune dans la science de l'homme. De même que le Dieu spirituel est obscurément compris, l'Être spirituel dans l'homme sera obscurément compris; de même que dans l'univers, la matière s'assimile trop à Dieu, de même dans l'homme, l'âme ne sera plus assez distincte du corps et cessera d'en être pleinement souveraine. Ce ne sera peut-être pas le matérialisme positif des temps modernes, la négation de l'être pensant, du *moi* après la mort, par conséquent de toute justice hors de ce monde. Les peuples étaient trop gouvernés encore par les instincts vrais de la nature humaine pour en venir là facilement. Mais tout sera

vague; l'âme sera difficilement comprise sans le corps; plus difficilement encore elle sera entendue comme un être pleinement spirituel; elle s'appellera souffle, respiration, vapeur, feu (*ψυχή, πνεῦμα, spiritus, anima*)<sup>1</sup>; séparée de son corps, elle n'existera pour ainsi dire qu'à l'état de rêve; et ceux-là même qui la croient immortelle, ne comprenant pas que l'Être purement spirituel puisse jouir ou souffrir, s'appuieront sur cette immortalité même pour nier les récompenses et les peines<sup>2</sup>.

Voilà pourquoi l'enseignement philosophique a été si impuissant; pourquoi, même au seul point de vue de la manifestation de la vérité, la présence corporelle du divin Logos au milieu des hommes était nécessaire. Voilà pourquoi Platon appelait cette présence, en disant qu'il est difficile de connaître Dieu et, si on le connaissait, impossible de le faire connaître. Voilà pourquoi l'école socratique appelait et attendait un divin révélateur sans lequel tout serait éternellement ténèbres et mystères. Il fallait, pour trancher la question, non un Socrate enseignant les seuls Grecs par les lumières partielles que le Logos laisse arriver jusqu'à lui, mais le Logos lui-même, le Logos fait homme, appelé Jésus-Christ, présent dans son entière et évidente clarté et enseignant tous les hommes, Grecs et barbares<sup>3</sup>.

Faire concevoir, et surtout faire accepter ce dogme, incompréhensible, mais évidemment nécessaire, de la création; en faire sortir l'idée distincte et suréminente de

<sup>1</sup> V. Cic., *Tusc.*, 1, 9, 10, 11; Stob., *Ecl. phys.*, 80; Sén., *Ep.*, 88.

<sup>2</sup> « D'autres, tout en croyant l'âme incorporelle et immortelle, ne croient pas qu'elle puisse subir de peines, car ce qui est incorporel est nécessairement impassible. » Justin, *Tryph.*, 1.

<sup>3</sup> *Apol.*, 1, 5, 11, 8, 10.

Dieu par rapport au monde, de l'esprit par rapport à la matière, de l'âme par rapport au corps : telle était donc la grande œuvre de la philosophie chrétienne. Dieu une fois entendu dans la pleine spiritualité de son être et dans sa pleine dignité de créateur, tout ce qui n'est pas lui se subordonne à lui. Il n'y a plus de matière divinisée, il n'y a plus de Dieu que Dieu, et le paganisme tombe. — L'âme entendue dans la spiritualité qui lui est propre, dans sa subordination envers Dieu et dans sa souveraineté sur le corps, le problème de l'autre vie peut sans doute encore souffrir des obscurités, mais il ne souffre plus d'impossibilité. L'immortalité de l'âme par la volonté de Dieu, et l'immortalité même du corps ressuscité par la conservation dans l'âme du principe de la vie, ne rencontrent plus d'objection qui les détruise. Dès que le corps et l'âme ont pu être séparés sans que l'homme fût anéanti, à plus forte raison l'âme et le corps peuvent un jour se réunir et reprendre leur vie commune. Pour l'âme et pour le corps, la peine et la récompense sont possibles. L'Épicurisme est vaincu. L'homme qu'on disait mortel, regorge d'immortalité.

Athénagore touche donc le point capital lorsqu'il dit : « La plupart des hommes ne savent pas distinguer ce qui est la matière de ce qui est Dieu, ni quelle distance il y a de l'un à l'autre; et c'est pour cela qu'ils adorent la matière forgée en idoles. Mais nous, qui distinguons l'incréé et le créé, ce qui est et ce qui n'est pas, l'intelligible et le sensible, et qui donnons à chacun de ces principes le nom qui lui convient, adorerons-nous de vaines idoles? Si Dieu et la matière ne sont que les deux noms d'une même chose, nous sommes des impies.... Mais, s'il y a de l'un à l'autre toute la distance qu'il y a de l'artisan à son œuvre, que

nous reproche-t-on?... N'estime-t-on pas le potier plus que le vase pétri par ses mains?... Ne contemple-t-on pas le prince plus respectueusement que le palais dans lequel il habite?... Couronne-t-on la lyre ou le musicien qui en a tiré des sons harmonieux? » Il y a cela de plus que cette œuvre, ce palais, cette lyre qui sont nécessaires à l'homme ne sont pas nécessaires à Dieu. « Il est toute chose à lui-même (πάντα γὰρ ὁ θεὸς ἐστὶν αὐτὸς αὐτῷ), lumière inaccessible, ordre parfait, esprit, puissance, raison.... Négliger le culte de Dieu pour aller porter notre vénération à des éléments infimes et créés, c'est demander à la matière ce qu'elle n'a pas; c'est perdre le sens de Dieu; c'est assimiler le périssable à l'éternel, le passible à l'impassible... J'admire le ciel et les éléments; mais je les sais périssables et je ne les adore pas comme dieux; à plus forte raison n'adorerai-je pas comme dieux les idoles qui sont l'ouvrage de l'homme<sup>1</sup>. »

Tel était donc l'enseignement de la philosophie chrétienne. Il ne faut pas nous étonner du reste si nous trouvons dans son langage et dans ses allures à cette époque quelques incorrections et quelques incertitudes que les écoles des temps postérieurs ne connurent pas. Il lui fallait conduire les esprits dans une sphère d'idées où jusqu'alors ils étaient à peine entrés en tâtonnant; les accoutumer à une langue que jusque-là ils avaient à peine balbutiée. Ces mots : âme, esprit, Dieu, immortalité, avaient pour les intelligences païennes, une portée bien plus vague et un sens moins déterminé qu'ils n'ont pour nous. Les philoso-

<sup>1</sup> Athénag., *Legatio*, 4, 15, 16, 24. V. aussi Theoph., *ad Autol.*, 11, 4; Tatién., *ad Græc.*, 25; Justin., *Cohort.*, 12. — « Si la matière est incréée, Dieu n'est plus un. Le point de départ est que Dieu a tout créé de rien. Dieu est créateur (ποιητής) et non ouvrier (δημιουργός). » Justin., *Cohort.*, 22.